



# EXPOS

**summer camps 3/5**  
Troisième volet de notre série de l'été consacrée aux communautés et résidences d'artistes



Photo Giovanni Mastromeo, courtesy Villa Médicis

## La Villa Médicis

Mythique et mutique, la Villa Médicis à Rome, propriété française depuis 1803, est l'une des plus anciennes résidences d'artistes au monde.

vernissages  
spécial étranger

### Rome

Une exposition en lévitation fait le lien entre les prémices du cinéma et l'imaginaire du tapis volant). A découvrir dans les espaces d'exposition de la Villa Médicis, en attendant sa venue aux Abattoirs de Toulouse à la rentrée. **Tapis volants** jusqu'au 21 octobre aux Grandes Galeries, Villa Médicis, [www.villamedici.it](http://www.villamedici.it)

### Bâle

Pour la fondation Beyeler, Philippe Parreno a imaginé une exposition chorégraphiée et envoûtante qui conduit le visiteur sur les traces de fantômes. **jusqu'au 30 septembre** à la Fondation Beyeler, [www.fondationbeyeler.ch](http://www.fondationbeyeler.ch)

### Londres

Damien Hirst fait son show cet été à la Tate Modern. A (re)voir, entre autres, la série **Natural History et Pharmacy**, **jusqu'au 9 septembre** à la Tate Modern, [www.tate.org.uk](http://www.tate.org.uk)

**N**ous sommes à "Neuilly", dans l'ancien atelier d'Ingres, qui fut pensionnaire puis directeur (de 1835 à 1841) de la Villa Médicis "Neuilly", c'est le petit nom que donnait Hervé Guibert à ce quartier prestigieux de la Villa quand, de l'autre côté des jardins, en contrebas du belvédère, la parcelle dédiée aux habitations des artistes était rebaptisée "Sarcelles". Depuis la publication de *L'Incognito* en 1989, l'amer et cinglant roman que Guibert consacra à son séjour à la Villa Médicis, la formule est restée et est devenue un nom de code pour tous les pensionnaires. Depuis, ces résidents privilégiés effectuent chaque jour le trajet qui les mène de Sarcelles à Neuilly à l'ombre des pins parasols et sous le regard inquisiteur des marbres qui ponctuent les allées, en sautant parfois la case "Château", qui abrite des espaces d'exposition, une cafétéria battue par les vents, ainsi que les appartements du directeur Eric de Chassey, où plane encore l'ombre du peintre Balthus. Balthus fut le directeur mythique de la Villa Médicis, qui ne cessa au cours de son mandat à rallonge permis par André Malraux (il y resta dix-sept ans, de 1960 à 1977) de raviver les couches successives laissées

par deux siècles d'histoire (depuis 1803, date à laquelle l'Académie de France fit l'acquisition de ce palais du Cinquecento). En "maître de chantier", comme il aimait à se définir, et en tant qu'ancien scénographe pour le théâtre, Balthus fait corps avec la belle endormie, au point, comme l'explique l'historienne de l'art Annick Lemoine, que l'on peut établir un parallèle entre la nouvelle patine de la Villa, "cette épaisseur du temps, ces revêtements lézardés", et les toiles de Balthus. Fellini, l'ami romain, ne dit pas autre chose, qui livre un portrait confondu de Balthus et de la Villa, "ce lieu où on a l'impression de remonter dans le temps, à l'abri, dans le flot continu et homogène de la mémoire".

**Cette sensation d'être hors du monde est à coup sûr ce qui qualifie encore l'esprit de la Villa Médicis.** C'est en tout cas ce que racontent les pensionnaires, dont le plasticien et vidéaste Laurent Montaron, qui travaille pour l'instant à se "remettre sur les rails" en relisant Freud, Jung et Grass ou en visionnant un documentaire de la BBC pour préparer son prochain film, une fiction autour du "moi" qui mettra en scène un spéléologue et deux enfants. "Ce que j'attends de la Villa ? Le temps de ne rien faire. Contrairement à certains artistes, je n'ai pas



**“ce lieu où on a l'impression de remonter dans le temps, à l'abri, dans le flot continu et homogène de la mémoire”**

Federico Fellini

Les heureux élus pensionnaires de la Villa pour la saison 2011-2012

de pratique quotidienne, j'ai besoin de sans cesse recharger les batteries.” Même son de cloche du côté de la graphiste Fanette Mellier qui, malgré deux projets (dont la réédition d'un texte de Marcus Manilius, un poète de la Rome antique, fondateur de l'astrologie), se met doucement au travail. Le temps n'est pas un luxe ici mais l'ingrédient que viennent chercher tous les résidents. Le jeune Théo Mercier, par exemple, sélectionné pour la promotion 2012-2013, n'a défendu qu'un projet, “celui de marquer une pause dans la course aux expositions”, explique ainsi Eric de Chassey.

L'autre point fort de la Villa, c'est la proximité au quotidien de créateurs et chercheurs venus de domaines différents (arts plastiques, histoire de l'art, littérature, design, musique ou archi, entre autres), et les collaborations qu'elle a générées : “L'année dernière, l'écrivaine Chloé Delaume et l'artiste Delphine Coindet ont travaillé sur des performances communes, raconte de Chassey, puis ce fut le tour de l'historien Philippe Artières et des artistes Romain Bernini et Raphaël Zarka.” “Outre les conditions idéales pour se concentrer sur un travail de longue haleine, j'ai aimé qu'à la Villa l'humain, l'affectif et l'intellect se mélangent”, complète Zarka, loin de l'amertume d'un Hervé Guibert, ange déchu et déçu de la promotion 1988, qui succéda à l'une des années les plus riches de la Villa, où se croisèrent Georges Didi-Huberman, Pierre Alferi, Alain Fleischer ou Bernard Frize. **Claire Moulène**

## second souffle

**Au Magasin de Grenoble, Isabelle Cornaro parvient à réanimer les objets les plus insignifiants. Et nous intègre, nous spectateurs, dans ses œuvres.**

**V**ous êtes dans le tableau. Vous vous promenez dans un paysage pastoral revisité à grand renfort de pièces de métal, tiges d'acier et moules industriels chinés dans un périmètre alentour grand comme un mouchoir de poche. Vous faites partie intégrante de cette quatrième occurrence du *Paysage avec poussin* et témoins oculaires d'Isabelle Cornaro, dans la rue centrale du Magasin de Grenoble. Le témoin oculaire, c'est vous, donc, qui redécoupez et recomposez au gré des focales et des points de vue cette toile en trois dimensions qui réachemine les codes de la représentation classique. “*L'intrusion temporelle d'un corps en mouvement interfère avec la prétendue intégrité de la représentation d'un espace pictural rationalisé et intemporel*”, interprète la critique d'art Vivian Sky Rehberg dans le très beau catalogue en forme de livre d'images qui accompagne l'exposition.

Sur les socles recouverts d'une couche de béton, les objets trouvés d'Isabelle Cornaro connaissent ainsi une deuxième vie. Et il en est de même pour les minuscules trouvailles (tampons, bijoux, boutons, coquillage, outils et instruments de mesure) que l'artiste agence sous vitrine sur des feuilles de papier colorées méticuleusement superposées. Là encore, c'est un paysage miniature qui se dessine sous nos yeux, sous

cloche cette fois, à la manière des dispositifs pêle-mêle mettant en scène des objets fétichisés dont le XIX<sup>e</sup> siècle était friand – ces aquariums et grottes miniatures, coquillages fossilisés et autres vitrines à papillons, ces “*petits mondes en soi*” que l'historienne de l'art Céleste Olalquiaga apparentait aux prémices du kitsch compris comme “*continuum symbolique*” des cabinets de curiosités.

Plus loin dans l'exposition, une fois passée la grande salle ornée d'immenses *wall paintings* pastel au spray (après la peinture classique, c'est à la peinture abstraite que Cornaro adresse un clin d'œil), on retrouve ces mêmes objets (ici principalement des soliflores et des lentilles optiques) filmés à la manière d'un documentaire animalier. De gros plans en plans panoramiques, Isabelle Cornaro réanime sans mot dire ces objets mutiques dont l'usage s'est perdu en cours de route. Pas un hasard alors si l'exposition ouvre sur un film en 16 mm mettant en scène alternativement peintures au spray et pièces de monnaie. Des valeurs d'échange en somme, sonnantes et trébuchantes, qui quittent leur fonction d'objets inanimés et acquièrent un nouveau statut. Un second souffle. **C. M.**

**jusqu'au 2 septembre** au Magasin de Grenoble, [www.magasin-cnac.org](http://www.magasin-cnac.org)  
**catalogue Isabelle Cornaro**  
(JRP Ringier, 2011)



Courtesy de l'artiste et de la galerie Béatrice Hertling, photo Blaise Adrien/Magasin-Cnac